

# Narcisse

de Jean-Jacques Rousseau  
mise en scène Didier Bezace

## Revue de presse

## THEATRE

Avec Didier Bezace,  
le Narcisse,  
de Rousseau, a enfin  
trouvé metteur  
en scène à sa mesure.  
Un trésor  
de finesse et de gaieté



De gauche à droite :  
Eric Berger, Julie  
Harnois, Vijaya Tassy,  
Nine de Montal et,  
Narcisse devant son reflet,  
Benoît Marchand.

# Mon beau miroir

C'est la première pièce d'un jeune homme de 18 ans, un gars plutôt finaud qui aurait lu Marivaux et s'inspirerait de ses jeux d'adultes pour parler de ceux de son âge. Avec *Narcisse*, Jean-Jacques Rousseau se regarde dans la glace, lui ou son jumeau, son frère, son semblable en tout cas, et se trouve à son goût. Jouée deux fois en son temps (un bide passé inaperçu), la pièce est mise en scène aujourd'hui par Didier Bezace, qui déploie des trésors de finesse, une gaieté, une alacrité merveilleuses et fait de *Narcisse* un moment de bonheur parfait porté par une bande de post-ados amoureuxment choisis.

Au départ, c'est une blague de gamines : agacées par la coquetterie de Léandre, Marton et sa copine Lucinde (on dirait maintenant Anne-Sophie, Charlotte ou Sarah) lui offrent anonymement son portrait dans les habits d'une femme. Léandre tombe fou amoureux de la belle, renonce à la pauvre Lucinde, qu'il devait épouser ce jour-là, et part en quête de sa nouvelle idole, ce lui-même qu'il ne soupçonne pas. Commence alors un ballet singulier où je est un autre qui n'est autre que soi. (Mais si, c'est bien ça.) Rousseau, déjà moral mais encore joueur, empile les quiproquos comme des cubes et couronne le tout par un retour à l'ordre

naturel où, honteux et confus, Narcisse jure, mais pas trop tard, qu'on ne l'y prendra plus.

Quelque chose a eu lieu entre-temps, et la farce laisse un trouble prégnant. Certains moralistes savent bien qu'en aimant, c'est encore soi qu'on aime, qu'adorer son prochain n'est qu'un pis-aller, une trahison conventionnelle. Marivaux l'avait esquissé dans *La Dispute*, Rousseau en fait la preuve in vivo, scrutant en son héros l'emportement amoureux retourné contre soi, c'est-à-dire la part de l'autre sexe en soi. Sur scène, dans l'angle aigu formé par deux pans de mur sur un parquet ciré, les comédiens jouent avec une légèreté délicate. Les mots du XVIII<sup>e</sup> siècle, ils nous les renvoient accompagnés des mimiques d'aujourd'hui. Robes à panier et pourpoints dessinés par la précieuse Cidalia Da Costa se font aux postures modernes, et ce hiatus montre bien la permanence des chagrins, des désirs et des troubles à travers le temps. Eric Berger, Julie Harnois et Vijaya Tassy, Arnaud Poujol, Benoît Marchand et Nine de Montal ont la grâce ingénue ou retorse qu'il faut. Presque tous ont fait leurs classes au Conservatoire. Sous la férule un peu tonitruante de Jacques Dacqmine, ils entraînent le spectateur dans les délices des doubles fonds narcissiques. On n'y résiste pas.

Avec *Narcisse*, Didier Bezace aborde le deuxième volet d'un ensemble intitulé *Masculin, féminin*. Après *Peines d'amour perdues*, de Shakespeare, viendra *Antigone*, de Sophocle, et la reprise de *La Femme changée en renard*, spectacle mémo-

nable composé d'après un roman de David Garnett. Le tout couronné, en mai, par *Fin et début*, de François Verret. ● **Laurence Liban** Théâtre de la Commune, 93304 Aubervilliers, 01-48-33-93-93. Jusqu'au 20 décembre.